

## Le malade se porte bien

H. W. R. Morrison and Jean Filiatrault

Volume 1, Number 3, May–June 1959

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59638ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Morrison, H. & Filiatrault, J. (1959). Le malade se porte bien. *Liberté*, 1(3), 167–176.

# Le malade se porte bien

H. R. W. MORRISON

Je puis vous assurer, docteur, que ma mémoire n'a jamais failli à la tâche. Malgré ce que peut laisser croire l'étrange aventure que j'ai vécue, je pourrais sans difficulté reprendre mes fonctions. Oui, de nouveau je pourrais jouer le rôle d'un administrateur consciencieux, d'un directeur de personnel qui sait manier les deux mille employés dont il est responsable avec toute la souplesse nécessaire et pour le plus grand bien de la maison qui l'emploie. Cette affirmation ne semble pas vous impressionner outre mesure car je vous vois sourire discrètement. Vous ne dites rien, bien entendu; mais je sens que vous me croyez encore malade. Vous pensez qu'il faudra au moins trois mois de traitements et de repos avant qu'on puisse, et avec combien de précautions, me remettre "en circulation". Pourtant je pourrais quitter ce lit immédiatement, me rendre au travail, m'asseoir derrière mon bureau et remplir mes fonctions comme si rien ne s'était produit. Et je retrouverais d'un seul coup le maintien de l'emploi. Il est si facile d'en imposer aux gens. Il suffit d'être assis dans un très large fauteuil, derrière une table de travail immense, en chêne sombre autant que possible, et de prononcer d'une voix basse n'importe quelle bêtise qui n'en a pas l'air.

Evidemment, vous en imposer, à vous, me paraît plus difficile. Les docteurs sont méfiants de nature. D'ailleurs les circonstances jouent toujours contre le malade. Comment prendre au sérieux le verbiage d'un pauvre être assis au pied d'un lit défait, les cheveux en broussaille, et qui porte un pyjama trop grand pour lui? Vous, avec votre pantalon de flanelle grise, votre jaquette et vos souliers d'un blanc immaculé, vous avez le beau rôle. Vous possédez sur vos malades pleine et entière autorité. Et comme vous savez en tirer avantage! Vous indiquez qui je peux ou ne peux pas voir, vous prescrivez ce que je peux ou ne peux pas manger, ce que je peux ou ne peux pas boire... Et tant de choses encore! Les milliers de petits riens qui, en fait, ne concernent que ma vie intime, ne sont plus des secrets pour vous: vous portez sur eux des jugements irrévocables. Naguère j'ai possédé semblable autorité. C'est bien pourquoi je me permets de vous dire que je

n'apprécie pas outre mesure les circonstances dans lesquelles me voilà. Mais j'aurais tort de vous en garder rancune. N'avez-vous pas pour tout souci que ma santé physique et morale? Votre but n'est-il pas de me rendre au plus tôt capable de vivre dans ce monde habité par des hommes qu'on prétend normaux?

Hélas, je ne suis pas certain de souhaiter comme vous ma guérison. Je n'ai pas vos raisons. Ce matin, en me réveillant, une forte odeur de lilas est parvenue jusqu'à moi. J'ai regardé longuement par la fenêtre. J'ai pensé qu'il serait agréable de m'asseoir dans le jardin, d'y rester tout le jour, de jouir de la vue et de l'odeur des ces fleurs mauves et blanches qui se balancent au gré de la brise. J'ai pensé qu'il serait bienfaisant de me chauffer au soleil, de sentir la douce chaleur pénétrer jusqu'à mes os, de trouver, à vivre, une joie animale... voire végétale, pourquoi pas? Songez, docteur, que jamais je ne me suis abandonné à vivre. A cette seule pensée, je suis pris de vertige. Comment ai-je pu oublier que le soleil existe? Aujourd'hui, par exemple, si au lieu de me réveiller ici, lentement, par ondes successives, je l'avais fait dans ma maison de North York, je n'aurais pas senti l'odeur des lilas... Pourtant, il y en a dans mon jardin! Je me serais lavé, rasé et habillé en vitesse, comme un automate. Ensuite, la petite rôtié à grignoter debout, le café à boire en ajustant ma cravate, la porte du garage à ouvrir, la voiture à sortir, la porte à refermer... Et cette longue procession de voitures qui avancent à pas de tortue! Au volant de ma Plymouth 1958, je me serais tourné les sangs, j'aurais pesté contre la civilisation qui faisait de moi le mouton anonyme d'un troupeau discipliné. J'aurais réfléchi qu'il me faudrait seulement vingt-cinq minutes pour me rendre au travail si j'utilisais un scooter. Mais voyez cela! Un homme de mon importance, un directeur de compagnie qui se rend à ses bureaux en scooter! C'est impensable! Et cette multitude de problèmes qui m'attendaient tous les matins! Employés mécontents, incompatibilités d'humeur, dossiers, fonds de pension, accidents de travail, planning, enquêtes... toute une kyrielle de griefs aussi absurdes les uns que les autres! J'en ai des haut-le-coeur rien qu'à y penser. Les premières heures de la journée ont toujours été pour moi épouvantables, le mot n'est pas trop fort. Mes fonctions m'absorbent et me réduisent à moins que rien. Qui étais-je? Un comédien, un cabotin jouant son rôle d'homme sérieux, d'époux modèle auprès d'une femme à demi frigide, de père affectueux, de roue essentielle à l'engrenage de la machine industrielle à broyer les personnalités. Ce que je dis doit vous paraître ridicule! Bien sûr... Comment pourriez-vous comprendre le manque total d'intérêt qu'offre une vie semblable? Vos occupations n'ont rien de similaire. Vous ne connaîtrez jamais l'ennui qui se dégage de la fréquentation des gens normaux. Vous avez la chance inouïe de vivre vos jour-

nées avec des malades mentaux. Vous ne pouvez comprendre l'espèce de paralysie qui s'empare de moi au moment où commence un meeting administratif, la monotonie d'avoir à rencontrer toujours les mêmes personnes, la sécheresse intellectuelle qui se dégage des mêmes lieux communs répétés, des mêmes rengaines! Vous ne pouvez comprendre l'impression d'étouffement qui me saisit lorsque je m'entends moi-même inviter des confrères à se joindre à moi pour le lunch... quand je souhaiterais tant manger seul! Entendre toujours les mêmes phrases, l'expression des mêmes pensées, des mêmes préjugés! De plus, on recherche ma compagnie. Mon poste me suscite une peste d'amitiés serviles. Jamais je ne peux parler de ce que j'aime: Stravinsky ou Shostakovitch, Huxley, les impressionnistes français, ou encore confier à un véritable ami la tentation à laquelle je résiste d'écrire de courtes nouvelles que je signerais d'un pseudonyme! Au contraire, absolument rien ne peut changer le cours de la conversation. Il faut être sérieux quand on est important. Et le sujet par excellence, le seul, c'est la politique interne de la compagnie. Qui sera notre prochain président? Et le dialogue continue jusqu'au moment où tous les aspects de cette question primordiale ont été épuisés. Et pour conclure, l'inévitable série de mots d'esprit d'un goût douteux. Je ne suis pas bégueule et j'aime bien les grossièretés à l'occasion... quand elles sont spontanées. Mais entendre toujours les mêmes... Rire toujours du bout des lèvres!

Docteur, faites que je puisse passer le reste de mes jours dans un jardin. Que je sois témoin d'un printemps qui s'installe, de bourgeons qui éclatent, d'un été qui alanguit, d'un automne rougissant de toutes ses feuilles, d'un hiver qui engourdit et fait envier le long sommeil de certains animaux privilégiés.

On dirait que mes propos vous ennuiant. Jardins et saisons vous laissent probablement froid. Ne protestez pas: seul le moi profond des êtres a pour vous quelque attrait. Complexes, amnésies, symboles révélateurs, conscience dissimulatrice ou trompeuse... Là seulement réside pour vous la véritable beauté. Vous voulez savoir pourquoi ma femme me rappelle ma mère, pourquoi au respect que j'éprouve pour le vice-président de la compagnie se mêle un sentiment filial! Permettez-moi de vous dire que la psychanalyse ne vous apprendra sur moi rien qui vaille. J'ai un passé terriblement normal... ordinaire. Je suis né il y a trente-huit ans, à Toronto. J'ai fréquenté l'école comme tous les autres enfants. J'ai poursuivi mes études secondaires avec un succès honnête: ni premier, ni dernier de ma classe! Jamais! J'ai une soeur. Mes parents vivent encore et vieillissent ensemble dans leur modeste maison de Scarborough, dans la joie semble-t-il... certainement dans la paix. J'ai fait la guerre. Engagé volontaire en 1939, j'ai participé au débarquement de Dieppe. J'en suis sorti indemne.

Je fus l'un des premiers Canadiens à débarquer sur les plages normandes. Il y eut bien d'autres combats. J'ai terminé la guerre dans un hôpital, en Angleterre. L'infirmière qui me soignait était extrêmement séduisante. Elle était ma cadette de quelques années. Nous nous sommes épousés. De retour à Toronto, j'ai profité des avantages qu'on offrait aux anciens combattants pour terminer mes études universitaires. J'obtins une licence en sociologie. Je fus deux ans à l'emploi de la Canadian General Electric et me voici maintenant au service de l'Ontario Meter and Motor Company. Très tôt, mon travail fut remarqué. En peu de temps, je parvins au poste que j'occupe en ce moment... je veux dire jusqu'à mon aventure. On m'a répété souvent, avec une pointe d'envie, que je suis le plus jeune à occuper ce poste dans toute l'histoire de la compagnie. J'ai monté vite dans l'échelle sociale. Ma vie est un succès. Je possède maintenant une magnifique résidence dans North York, riche banlieue de Toronto, où je vis en compagnie de ma femme, mes deux garçons de quatre et six ans, ma fille de huit ans, mon chien et ma Plymouth 1958.

Et pourtant, je n'étais pas heureux. Il me manquait quelque chose. L'atmosphère du bureau fut, je crois, responsable dans une large mesure de ma dépression nerveuse. Au travail, je ne comptais que des amis... Je m'entendais bien avec tout le monde. Quant aux conditions de travail, je les trouvais excellentes. La compagnie s'est toujours montrée soucieuse du bien-être de ses employés. C'est pourquoi jamais menace de grève ne fut mise à exécution. A ce point de ma confession, je dois avouer que, lors de la dernière rencontre patrons-ouvriers, j'ai souhaité ardemment qu'il se produise des coups d'éclat. J'aurais voulu entendre des cris de guerre, des insultes, un bruit de poings abattus avec force sur la table, quelque chose enfin qui aurait manifesté un certain dynamisme, un peu de vie humaine! Au contraire, sans cesse des voix pondérées d'un côté comme de l'autre. Les représentants syndicaux possédaient des manières de grands seigneurs. Ils n'exigeaient jamais, ils ne demandaient jamais. Ils proposaient, soumettaient, attiraient l'attention... D'un côté les exigences diminuèrent. De l'autre, les salaires augmentèrent. Et tout le monde décida d'une solution mitoyenne afin que le règne de Sa Majesté Monotonie la Bonne puisse se poursuivre dans la paix et la concorde. Mois, j'aurais voulu qu'on déclarât la guerre, simplement pour changer la routine de mes fonctions. Quelle déception!

Oui, j'étais déçu, terriblement déçu. Depuis des années, les meetings administratifs ne donnaient lieu à aucun désaccord. Voilà que maintenant les réunions patrons-ouvriers s'engageaient dans la même voie. Même l'établissement d'un nouveau système de paie ne causa aucune commotion. On avait eu soin d'intéresser en premier lieu les représentants syndicaux. Tout le monde était

heureux... sauf moi. Tellement pacifiques étaient nos relations ouvrières qu'on me demanda d'écrire sur le sujet deux articles laudatifs pour fins de publication dans le journal des employés.

Chaque jour, cinq jours par semaine, les mêmes personnes, les mêmes visages ternes, le même travail... et jamais la moindre anicroche! Je me sentais comme pris dans une machine à passer le temps, comme condamné à un destin absurde, celui d'avoir à répéter gestes après actes, actes après gestes, jour après jour. Mes soirées et mes week-ends étaient toujours aussi monotones. Il y avait le dîner en famille suivi du saute-mouton avec les enfants, la petite conversation mièvre avec ma femme, le bricolage dans un coin de la cave, la télévision, la tasse de café et puis... enfin minuit, l'heure de se coucher, de dormir au plus vite afin de perdre la conscience du lendemain à revivre exactement de la même manière.

Et les mondanités! Toujours le même cercle d'amis vivant de la même manière que moi. Tous directeurs de quelque chose... Tous vivant en banlieue... Tous possédant une voiture plus longue, plus basse, plus puissante que celle de l'année dernière. Et quel savoir-vivre possèdent ces gens-là! Comme ils savent bien parler de la politique extérieure, du prolétariat dont ils ignorent tout, du chômage, de la charité chrétienne, de la grandeur de notre monde américain! Jusqu'à un certain point, j'étais heureux que ma femme soit anglaise. Cela me changeait un peu des autres. Mais quand même, quel ennui! L'époux modèle, la mère modèle, les enfants modèles, tous taillés sur le même patron! J'étais fatigué des réunions, des cocktails, des fenêtres panoramiques et des inevitables magazines spécialisés, digests et autres. Notre vie mondaine était pour ainsi dire géométriquement organisée, en polygone aux côtés égaux... ABCDEFGH étant opposés à IJ, CDEFG HIJ à AB, EFGHIJEB à CD, et ainsi de suite. Combien j'espérais un potin, le divorce d'un couple ami, un événement qui aurait troublé, même légèrement, l'équilibre de ces figures stéréotypées.

Immobilisé dans la case de l'absurde échiquier qu'était devenue mon existence, j'étais pat aussi bien au bureau qu'à la maison. Impossible de vivre vraiment sans risquer de me mettre en échec. Soudain se proposa à moi, avec acuité, une pensée qui jusqu'ici ne m'avait pas véritablement frappé: je n'étais pas un animal. Comme vous le savez, docteur, procurez à l'animal nourriture, gîte, vie sexuelle normale et protection suffisante de sa progéniture et vous obtenez une bête très heureuse d'exister. Tel que je vivais, j'aurais dû être heureux. Or je ne l'étais plus. Je n'osais pas cependant exprimer ouvertement les résultats de mes réflexions. Au travail, j'étais entouré de confrères à l'esprit brillant et positif, qui faisaient pour le mieux dans le meilleur des mondes, sans se plaindre

jamais... et se méfiant toujours des réflexions profondes. Au foyer, ma femme remplissait à la lettre son rôle d'épouse idéale: excellente mère, excellente cuisinière, excellente compagne, femme d'oeuvres, hôtesse parfaite. Ce n'était pas à elle non plus que je pouvais exprimer mes doléances subites.

A mon insu, et assez rapidement je dois le dire, je perdis de plus en plus contact avec mon entourage. Puis, je constatai avec appréhension qu'au cours des meetings, je ne comprenais plus très bien ce qu'on disait autour de moi. Au contraire, j'étais distrait par toutes ces bouches qui s'ouvraient et se refermaient, toutes ces lèvres qui s'étiraient et se contractaient. Je n'entendais plus que des bruits. Je constatai également avec frayeur que j'éprouvais beaucoup de difficultés à rédiger mes rapports, que je n'arrivais pas à écrire vraiment ce que j'avais dans la tête. Quelquefois, quand il m'arrivait de m'adresser à un groupe de personnes, même peu important, j'avais la désagréable impression de ne pouvoir trouver les mots ou encore de ne pouvoir prononcer ceux que je formulais dans mon esprit. A certains moments, je devenais extrêmement lucide. Je constatais la personnalité factice que chacun se façonnait, qu'il utilisait pour faire de l'argent ou pour gagner sa vie. Les plus habiles réussissaient le mieux. Mais personne ne me paraissait sincère et vrai. Quant à la véritable valeur de chacun, cela ne pesait pas dans la balance. A l'église, je trouvais ridicule cet assemblément de deux cents personnes chantant des hymnes et marmonnant des prières.

Un soir, je fis remarquer à ma femme qu'il me semblait que... enfin que... notre attachement mutuel paraissait avoir perdu de sa vigueur. Elle rit faiblement, m'embrassa et glissa les doigts dans mes cheveux, tentant de me distraire par la série de câlineries bêtes qui étaient de routine entre nous. Je lui laissai croire qu'elle avait réussi. Surtout, je pris soin de lui taire ce que je pensais en la regardant; qu'elle était devenue une femelle domestiquée, que j'avais l'air d'un éleveur, que cela me mettait au désespoir depuis quelques jours. Ce que je voulais, c'était vivre en être qui pense, qui réfléchit, qui entre en contact avec les autres êtres, un contact chaleureux, émouvant, sensible. Mais je me taisais et je la regardais intensément. Elle en fut gênée. Elle me dit que j'avais l'air d'un vieux hibou et me pria de l'aider à mettre les enfants au lit.

Au moment de border mon fils, celui de six ans, je fus pris d'une envie de pleurer. Dors, mon petit. Dors ton sommeil plein de rêves enchanteurs et ne crains pas pour demain. Bien assez tôt l'avenir te modèlera pareil à moi, un être mort qui vit encore. Je le regardais et je me voyais à son âge, insouciant. Il y avait plus de trente ans déjà. Ensuite je me vis à l'âge de mon père.

Est-ce qu'il avait vécu une vie aussi morne que la mienne? Ce genre de vie, était-ce l'héritage qu'on se transmet de père en fils? Moi qui avais connu Dieppe, qui avais survécu à des hécatombes, qui étais descendu l'un des premiers sur les plages de Normandie, avais-je connu les peurs de la guerre et ses exaltations pour en arriver à cette vie de tranquille désespérance? J'ai lu quelque part que la majorité des hommes vivait une vie de tranquille désespérance. Mais cette pensée ne me consolait plus, de même qu'aucune autre épigramme du genre.

Le lendemain matin, le réveil vibra comme d'habitude, à sept heures. Je le pris d'une main décidée et le lançai fortement sur le mur. Il se fracassa en mille morceaux. Je me sentais tout heureux de mon geste. Ma femme s'était réveillée en sursaut. Elle parut extrêmement choquée mais elle ne fit aucune remarque, sans doute paralysée par l'expression de mon visage. "Je ne veux plus être l'esclave d'un mouvement d'horlogerie" lui dis-je. Elle détourna la tête. Si elle avait dit un seul mot, je crois que je l'aurais giflée de toutes mes forces.

Après quelques minutes, je descendis à la cuisine. Sur la table m'attendaient le pain, le café, les céréales... tous les ingrédients du petit déjeuner exemplaire, celui que des milliers de Nord-Américains avalaient précisément à la même heure que moi, et de la même manière. Je n'en pouvais plus. Au lieu de jus d'orange, je bus un grand verre de vodka. J'ouvris une boîte de sardines. Tout cela était délicieux. Je sortis la voiture et négligeai sciemment de refermer la porte du garage. A l'intersection de l'avenue Wilson et de la rue Bathurst, un chauffeur ne freina pas suffisamment à temps pour éviter l'arrière de ma voiture. J'avancai de quelques pieds puis, moteur en marche arrière, j'appuyai sur l'accélérateur. La voiture du chauffeur en reçut un tel coup que j'ai cru un moment que sa tête roulerait sur la chaussée.

Au travail, tout le monde me resservit le bonjour de la veille. Quand mon assistant vint échanger avec moi les salutations d'usage, je lui demandai à brûle-pourpoint pourquoi il se sentait obligé d'avoir l'air d'un petit chien quand il me parlait. "Un peu de cran, mon vieux", lui dis-je. Je fis venir une de mes secrétaires et lui demandai si son amoureux réussissait à la satisfaire. Elle rougit, mais comme une personne qui se fait prendre en faute. Après une heure de remarques de ce genre, tout mon personnel en fut abasourdi. On se chuchotait à l'oreille et cela me faisait plaisir de voir un peu d'animation.

La secrétaire du président me téléphona et me demanda si je désirais participer à la réunion des directeurs. Je lui dis que non et je raccrochai. Elle téléphona de nouveau quelques minutes



plus tard pour m'expliquer que le président goûterait beaucoup le plaisir de ma compagnie à cette réunion. "Il fallait le dire plus tôt", lui répondis-je.

Le sujet de la réunion était le suivant: faire connaître et analyser la qualité du travail des nouveaux directeurs adjoints qu'on avait nommés récemment. Le vice-président s'informa auprès de moi: "Comment trouvez-vous votre nouvel assistant?" "Très bien, merci! Vous-même?" lui répondis-je. Ce fut comme si une brique lui eût tombé sur la tête. Le choc passé, il précisa: "Nous voulons connaître la qualité de son travail. En êtes-vous satisfait?" J'expliquai que le travail administratif n'était pas son fort mais qu'il était très apprécié de tous les employés qu'il avait jusqu'à ce jour interviewés... et que cette dernière qualité compensait amplement. Le directeur du service des achats prit la parole. "J'aimerais vous informer que mon..." Je lui coupai la parole en déclarant: "Puisque vous aimeriez le faire, alors faites-le!" Les sourcils montèrent tous ensemble et les fronts se plissèrent. On détourna la tête, sans doute gênés pour moi. Je laissai passer quelques minutes. Soudain j'entendis le gérant de la production nous apprendre qu'il se proposait d'établir une échelle... Et il fit une longue pose destinée sans doute à produire un effet dramatique. Mais avant qu'il puisse continuer sa phrase, je coupai une autre fois. "Une échelle, est-ce pour réparer votre toit? Je connais un ouvrier qui vous fera cela à bon compte." La réunion tournait au chahut. "Vous sentez-vous malade?" me demanda le président. "Je ne me sens pas très bien, avouai-je. Ce meeting m'ennuie au possible... de même que vous tous qui perdez votre temps et le mien à parler à la forme indirecte, comme si vous aviez peur d'être compris. La réunion dure depuis une heure déjà et, si j'en juge par les réunions précédentes, nous en avons encore pour une heure et demie à palabrer sans arriver à aucune conclusion importante. Nous perdons trop de temps à parler dans le vide. Nous perdons trop de temps à débiter de longs rapports dépourvus de sens. Nous agissons comme des enfants qui jouent à la grande personne. S'il s'agit d'estimer le travail d'un nouvel employé, il n'est pas nécessaire de l'analyser jusqu'au moindre détail. Il est bon ou mauvais. C'est tout ce qui importe. Nos décisions devraient se borner à des oui, des non, ou quelque chose d'aussi précis. Le reste n'est que perte de temps."

Je quittai la réunion en fermant la porte derrière moi. Comme je traversais le corridor, j'aperçus une jeune employée fort bien tournée. En passant tout près d'elle, je lui donnai une petite tape amicale sur une hanche et je sifflai vulgairement, comme font les voyous le soir, dans les rues mal éclairées.

Je sortis de l'immeuble, le sourire aux lèvres et je me rendis à la banque pour y retirer tout mon argent: sept cent cinquante

dollars et soixante-dix-huit cents. Ensuite je montai dans ma voiture, et je me dirigeai vers l'aéroport de Malton, où je pris le premier avion en partance pour Montréal. Je me souviens vaguement de toutes les heures que j'ai passées à boire dans les boîtes de nuit, dans les *cocktail lounges*, dans les tavernes. Des femmes aussi variées que nombreuses m'ont tenu compagnie, m'aidant sans le savoir à oublier ma solitude intérieure, à perdre mon identité. Je ne voulais plus qu'oublier! Oublier!

L'argent vint à manquer. Je me retrouvai faisant partie d'une longue filée de clochards, à la porte d'une "oeuvre de la soupe". Je tendais la main aux passants. Quêter est chose simple... Je ne l'aurais jamais cru! Vous ouvrez la main. On donne ou on se détourne. A ma grande surprise, je constatai que je pouvais me faire vingt dollars par jour, libres de tout impôt. A ce régime, je fis des économies. Je me nettoyai, me nippai. C'est alors que j'ai commencé une vie de plaisirs mieux organisée, mais toujours dans le but de perdre ma personnalité, de m'en façonner une autre plus à ma convenance. Même si je souffrais de maux de tête épouvantables, ces heures m'étaient moins douloureuses que celles où je retrouvais mon moi antérieur. L'argent manqua de nouveau. Je revêtis mes vieux vêtements et retournai au trottoir pour quêter. Ceux qui donnent volontiers semblent donner plus qu'ils ne possèdent. Leur visage prenait une telle expression de tristesse que j'avais pitié d'eux.

Un soir qu'il pleuvait, une jeune prostituée me fit monter à sa chambre pour me réchauffer. Cela me fit plaisir... infiniment. Le matin, quand je la quittai, elle dormait encore. Je laissai un billet de vingt dollars sur son oreiller.

Après quelque temps de cette vie, un immense désespoir m'envahit peu à peu, parce que je n'arrivais pas à me défaire de moi-même. Je me mis à boire de plus belle. Une fois que j'étais plus ivre que de coutume, je décidai de mourir. C'est alors que je me suis jeté sous les roues d'un camion.

Je sais vaguement qu'on m'a transporté à un hôpital de Montréal. Je sais d'une façon plus précise que l'hôpital où je suis maintenant n'en est pas un où l'on réduit les fractures. Ma femme vient souvent me voir et les larmes qui coulent de ses yeux sont sincères. Elle s'inquiète vraiment à mon sujet. Elle m'aime puisqu'elle partage mes misères. Elle semble me comprendre mieux. Elle est allée visiter le président de la compagnie qui lui a fait l'honneur d'une audience privée. Elle en a été flattée. Oh! j'imagine facilement ce qu'il a pu lui dire: "Nous savions depuis quelque temps que votre mari n'était pas bien. Mais ses services ont toujours été appréciés et nous sommes prêts à le réinstaller dans ses fonctions pour quelque temps. Nous verrons bien ensuite!"

Je ne suis ni le dernier ni le premier à souffrir d'une dépression nerveuse. Vous m'avez traité à l'insuline. Vous m'avez fait ingurgiter des drogues et je suppose que vous m'avez examiné sur toutes les coutures. Je suis ancien combattant. J'ai donné dix ans de loyaux et compétents services à la compagnie qui m'emploie. Je suis père de famille, mari fidèle, bon voisin. Et mon petit univers attend que je reprenne ma place dans l'orbite qui m'est destinée.

Docteur, vous allez venir de nombreuses fois encore vous entretenir avec moi. Vous m'administrerez encore de l'insuline et autres médications. Vous constaterez peu à peu, avec les jours qui passent, que ma conduite redevient normale, que je trouve de plus en plus d'intérêt à la vie, à ma femme, à mes enfants, au monde extérieur. Dans quelques semaines, vous me déclarerez guéri. Vous aurez mené votre oeuvre à bien. Vous savez déjà que je ne souffre pas de schizophrénie ou de n'importe quel autre genre de maladies dont la liste est si longue dans vos livres de science! Vous écrirez sur ma fiche: dépression causée par le surmenage, le travail. Et je quitterai cette institution. Je vivrai de nouveau normalement, pour l'amour de mes enfants, de ma famille, de mes amis.

Mais, je vous en prie, pour quelque temps encore, pour un jour seulement, accordez-moi que je sois fou. Les lilas sentent si bon aujourd'hui! Il fait si beau dans ce jardin que je vois par la fenêtre! De grâce, un jour encore pour réchauffer mon âme aux rayons de ce soleil plus humain mille fois que tous les hommes ensemble.

H. R. W. MORRISON

(Traduit de l'anglais par Jean Filiatrault)